

N° 41 -- 1^{er} AOUT 1929

CINÉMONDE

MARY
DORAN



1 fr
25

CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

CINÉMONDE ACTUALITÉS



Voici un curieux instantané de Igo Sym, qui tient le principal rôle masculin dans une nouvelle comédie : *Le Vagabond de l'Equateur*. Cet artiste a évidemment des qualités de souplesse.

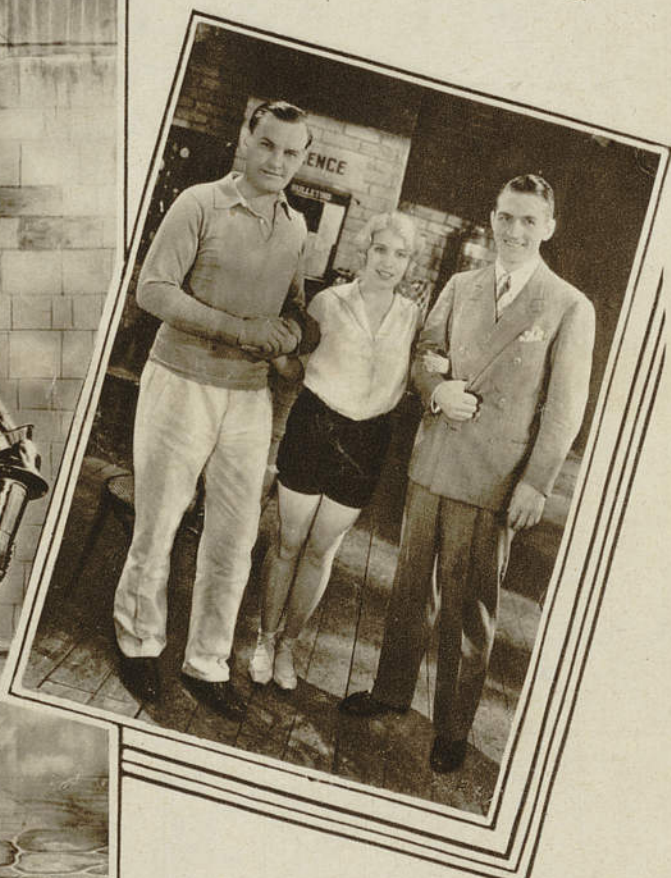
(PHOTO U. F. A.)

Adolphe Menjou et sa charmante femme sont en France pour un assez long séjour. Le célèbre artiste a confié à Cinémonde... qu'il allait au Pays Basque et n'était pas du tout fixé sur ses projets !



Alexis de Skrydloff, le fils du célèbre amiral russe, vient de débiter au cinéma dans *Su Maman*, où son double talent de pianiste et de chanteur s'alliera à une incontestable photogénie.

Au milieu : Renée Adorée, la jeune étoile française de la M. G. M., a tenu, elle aussi, le rôle de Jeanne d'Arc. Nous serions curieux de voir ce film pour le comparer aux autres « Jeanne d'Arc » que nous connaissons.



En arrivant à New-York, Georges Carpentier a visité les studios Paramount, à Long Island. Il est photographié ici avec Mary Eaton, actrice principale, et Mellard Webb, metteur en scène de *Glorifying the American Girl*, film parlant.

A gauche : E.-A. Dupont, pendant une prise de vues de *Atlantic*, son premier film sonore et parlant. Cette production sera réalisée en anglais et en allemand ; l'opérateur en est Charles Rosher qui fut longtemps le « cameraman » de Mary Pickford.



UN GRAND ARTISTE DU CINÉMA FRANÇAIS :

Albert Dieudonné



ON a dit maintes fois que le cinéma français était un cinéma de personnalités. Cela paraît être en effet sa caractéristique la plus évidente. Alors qu'en Amérique, en Russie, les meilleures œuvres sont dues à une collaboration de talents spécialisés, chacun dans une partie de cet art composite, on remarque en France, au contraire, un vrai triomphe de l'individualisme. Le cinéma français doit sa valeur à quelques hommes, à quelques intelligences créatrices qui nous donnent avec leurs films des œuvres où l'on sent avant tout l'impulsion généreuse d'une personnalité.

Je ne tenterai pas d'examiner de nouveau le problème, souvent mis en cause, de la coopération intellectuelle au cinéma. Je voudrais seulement parler d'un grand artiste qui est aussi un cinéaste, un dramaturge et un romancier : Albert Dieudonné, l'inoubliable Bonaparte du *Napoléon*, d'Abel Gance.

Albert Dieudonné naquit à Paris en 1889. Ses études terminées, il se tourna vers le théâtre et débuta, à dix-neuf ans, au Théâtre des Arts où il interprétait bientôt les plus grands succès : *Le Grand Soir*, *L'Éveil du Printemps*, *Les Possédés*, etc. Sa carrière théâtrale le conduisit à travers toute la France, puis la Belgique, l'Angleterre, l'Irlande, jouant les œuvres du répertoire : *Gringoire*, *Chatterton*, *Le Luthier de Crémone*. Mais les rôles nombreux qu'il interprète sur la scène ne suffisent pas à son activité spiri-

tuelle. Bientôt il commence à écrire et, en 1912, il fait jouer à Bruxelles un acte dont il est l'auteur : *La Saisie*, puis une comédie : *Enfin on va pouvoir se reposer*.

Dieudonné passe ensuite au Théâtre National de l'Odéon, puis au Châtelet. Mais le cinéma commence à l'intéresser ; il sent dans cet art neuf des possibilités encore confuses mais dont un sûr instinct l'avertit. Des essais malheureux ne le découragent pas, et peu à peu le cinéma lui donne une plus grande confiance. Quelques-uns de ses premiers films furent tournés sous la direction de Gance, notamment *Le Pénitencier*, *Ce que les flots racontent* et *L'Héroïsme de Paddy*. Il créa également *Alsace*, avec Réjane, et revint à la scène pour jouer une de ses œuvres, *Un Lâche*, aux côtés de la grande tragédienne Vera Sergine.

Mais le cinéma réclame de plus en plus son attention. Là aussi il veut faire œuvre personnelle. Sur des scénarios qu'il avait composés, il réalise, pour Aubert, *Gloire rouge* et *Sous la Griffe*, puis, en 1921, pour Gaumont, il écrit *L'Idole brisée*, dont Lina Cavalieri était la vedette.

Cette activité multiple ne faiblit pas. En 1922, Albert Dieudonné interprète et met en scène *Son Crime*, d'après un scénario dont il est également l'auteur, et publie ensuite une adaptation littéraire de son film. En 1924, il réalise *Une Vie sans joie*, un film de grande valeur, que « Les Agriculteurs » viennent de reprendre dernièrement. On jugera par nos photos des curieux éclairages que Dieudonné réussit là. Mais si ces décors semblent accuser l'influence des méthodes allemandes, l'auteur, qui suit également utiliser les extérieurs avec une rare intelligence de la lumière, est demeuré constamment maître de lui-même et a réalisé un film qui doit être considéré, en raison de son époque, comme une œuvre marquante. Catherine Hessling, Têro, Louis Gauthier ont interprété de façon remarquable ce drame provincial, d'une psychologie vraiment bien exprimée.

Et j'en viens enfin à ce point capital de la carrière d'Albert Dieudonné : son interprétation du rôle de Bonaparte. « Je me souviens que c'est au théâtre que pour la première fois il me fut donné de réaliser le rêve de toute mon enfance : être Napoléon ». Cette phrase n'est-elle pas l'un des secrets de l'extraordinaire incarnation de Dieudonné ? Déjà à Bruxelles, en 1913, l'excellent acteur fut le Napoléon, premier consul, dans *Le Chevalier au masque*, la pièce d'Armont et Manoussi. Pourtant la proposition de Gance le fit hésiter quelque temps.

« Le seul point par lequel je ressemble à Napoléon, dit-il, c'est que j'ai été caporal pendant la guerre. » Malgré cette boutade, et dès les premiers mètres d'essais qui furent magnifiques, Dieudonné s'enthousiasme et accepte avec joie le formidable rôle. On sait combien d'artistes essaya Abel Gance avant de se décider pour Dieudonné ! C'est que le grand réalisateur avait rencontré chez ce dernier non seulement un physique fort adéquat, mais aussi un caractère, une force morale qui lui donnaient la certitude de n'être point trahi.

L'interprétation d'Albert Dieudonné fut en effet l'une des plus puissantes que nous ayons applaudie sur l'écran français. Elle fut d'une souplesse, d'une vérité surtout que nous rencontrons fort rarement et surtout dans les films historiques. Dieudonné eut l'énergie patiente du jeune officier qui passait les nuits au travail, la réserve presque timide de l'homme qui « craignait les événements plus que toutes les armes », le courage de celui qui luttait contre les éléments et contre les hommes et cette fougue enfin, cet esprit de décision que l'on peut appeler à la fois la folie et le génie de Bonaparte. Par le seul jeu de ses traits, des gestes au delà desquels on sentait l'âme napoléonienne, Dieudonné nous a rendu un Bonaparte vivant, exact, dont l'exaltation nous emportait nous-mêmes comme elle dut emporter nos aïeux. Certes, de telles images font comprendre l'Histoire beaucoup mieux que certains livres. L'arrivée au camp de l'armée d'Italie me semble la partie la plus extraordinaire de ce rôle : Dieudonné y fut véritablement sublime.

C'est d'ailleurs après avoir étudié son personnage avec une rare conscience que l'artiste l'interpréta. Cette belle création lui valut un succès mondial et d'abondants témoignages de sympathies. Louis Madelin, lui-même, l'Académicien historien de Napoléon, écrit à Albert Dieudonné une lettre magnifique dont voici quelques passages :

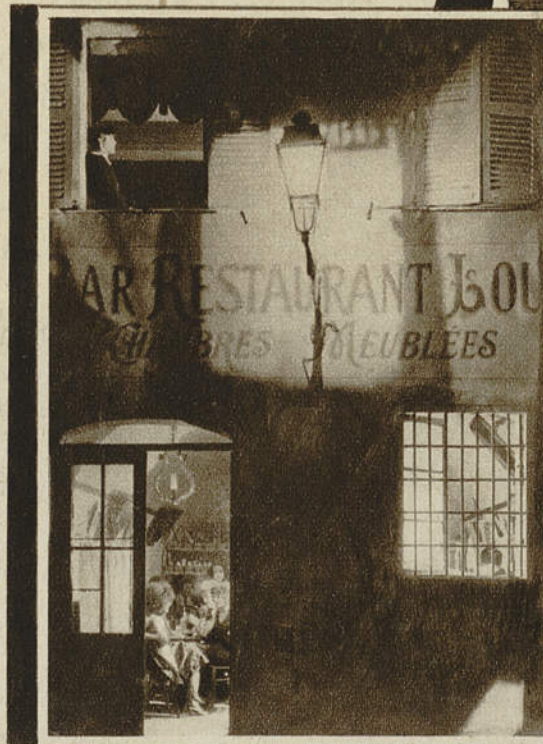
« Le physique, c'était bien, ce n'était pas méritoire. Mais l'adaptation aux gestes, aux manières, aux expressions, à la physionomie, quel miracle vous avez réussi là !... »

« Je vous félicite : vous m'avez donné une vraie joie, une joie d'historien qui voit vivre l'Histoire. »

Quel plus bel éloge pourrait-on décerner à Albert Dieudonné ?

P. LEPROHON.

(A droite.) Bonaparte en Corse.
(Ci-dessous.) Une vie sans joie.





Avant le danger, l'aviateur (Gary Cooper) et l'espionne (Fay Wray) goûtent la joie du tête-à-tête. (Une scène des *Pilotes de la Mort*).

LES PILOTES DE LA MORT

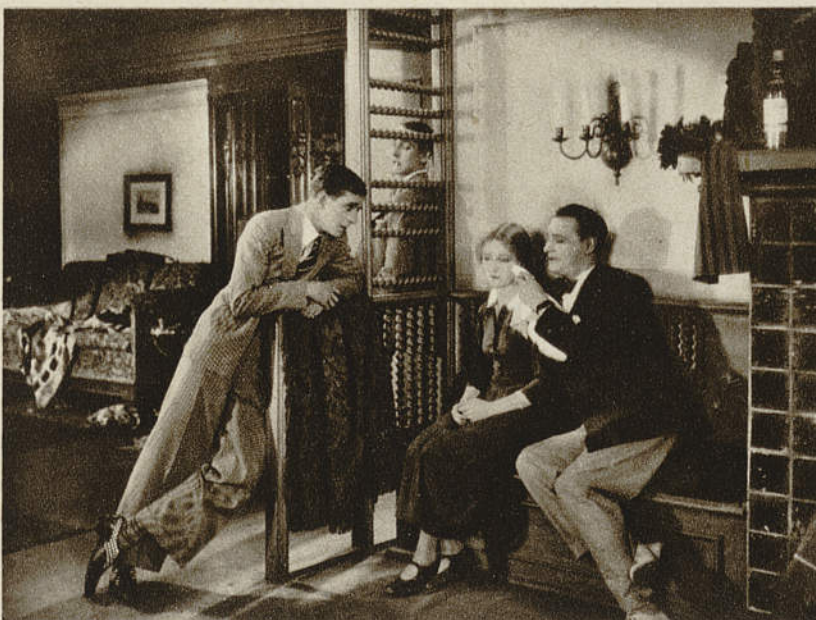
Avec Gary Cooper et Fay Wray.
De nouveau un film sur l'aviation. Mais quel film ! Un étonnant mélodrame plein de mouvement, d'images audacieuses, de raids aériens accomplis à la fois par de vrais aviateurs et par le cameraman du film.

L'opérateur a dû avoir le petit frisson en exécutant certaines prises de vues dans un avion qui rasait presque le sol, car cette scène, projetée à l'écran, et qui dure trop pour qu'elle soit prise à l'automatique, a fait un effet angoissant.

L'histoire commence dans un salon luxueux de New-York, avant guerre, et l'on y voit un jeune homme déçu par une belle fille qu'il trouve presque nue, dans les bras d'un banquier allemand. La guerre survient. Sur le front, le même jeune homme n'ayant pas oublié la jeune fille, s'est engagé dans le corps d'élite des Pilotes de la Mort. Escadron audacieux, frôlant le danger à chaque coup d'ailes. On propose au désespéré de piloter un avion américain dans les lignes allemandes. Avant le départ, l'aviateur reconnaît celle qu'il aime toujours. Explication. La jeune fille ne faisait qu'un tour de l'auxiliaire du « Contre-Espionnage ». Le jeune homme frémit en pensant au danger. Leur amour brûle, les embrase, mais l'avion part quand même. Le jeune homme doit revenir six jours plus tard chercher l'espionne. Mais sa mission rate. On tend un piège à l'aviateur qui atterrit, au jour fixé, à l'endroit convenu, près de la jeune fille attachée et menacée de mort.

On va les fusiller, car ils ont demandé à mourir ensemble, quand l'escadron américain des Pilotes de la Mort vient au-dessus de la ligne allemande, détruit le petit village, sème la panique dans le cantonnement, et délivre les deux agents, qui repartent vers les lignes

Après de ses trois amis, *Trois Clowns*, la petite Maria (Evelyn Holt) se sent en sûreté.



On verra cette semaine à Paris

américaines, réunis après le danger, dans un amour puissant et confiant.
Et voilà... c'est tout. Il ne faut pas chercher ici l'exactitude en ce qui concerne les trafics, les conduites d'espions sur les lignes allemandes. Certes, les espions quand ils utilisaient ce moyen de locomotion se faisaient véhiculer la nuit... et non le jour comme dans le film... certes, les précautions étaient mieux prises... mais qu'importe, nous voyons *Les Pilotes de la Mort* comme un film délicieusement inexact, et si clair, si moelleusement agencé pour flatter l'œil, sans taquiner le cerveau, que nous sommes satisfaits par ces scènes d'avions, ces départs dans le ciel, ces effusions au milieu de l'apparat d'une exécution.

Un acteur énergique et beau, au jeu serré : Gary Cooper est un remarquable pilote, et Fay Wray, une nouvelle venue à l'écran (dont von Stroheim a fait la vedette de *La Symphonie nuptiale*), que nos amis verront peut-être en septembre à Paris) a réalisé avec une douceur et une finesse séduisantes le rôle de l'espionne idéalisée telle que la voient les scénaristes de films américains et certains spectateurs sentimentaux. ●●●●●

TROIS CLOWNS

Réalisation de Hans Steintoff
Interprétation de Warwick Ward, Harry Edwards, John Hamilton, Clifford Mac Laglen, Evelyn Holt.

L'amitié de trois clowns, trois frères, la jalousie de l'un de ces frères pour celui qui est préféré par la petite Maria, recueillie par les clowns... une brute poursuivant Maria... un drame au Cirque... des lions justiciers.

Voilà, vous connaissez toute l'histoire... et comment Maria trouve le bonheur auprès de l'homme qu'elle aime, désespérant le jeune clown, qui s'effacera volontiers.

Un incendie détruisant un cirque ajoute de l'intérêt à ce drame vigoureux, très ordinaire comme sujet, mais bien réalisé, dans une note simple et touchante.

Ce mélodrame où brillent quelques jolies scènes d'attractions, est joué par quatre bons comédiens, et l'on a la surprise de voir Warwick Ward interpréter pour une fois un amoureux pas aimé, et qui s'éloigne, s'efface pour permettre à son frère aîné d'être heureux. A changer ainsi, à rejeter ses rôles de séducteur trop uniformes, il gagne une originalité et une plus grande variété de moyens. ●●●●●

KEAN

Réalisation d'A. Volkoff
Interprétation d'Ivan Mosjoukine, Nathalie Lissenko et Nicolas Koline

Celui qui fut l'un des plus grands tragédiens, interprètes de Shakespeare, le génial et désordonné Edmond Kean, rival en célébrité de David Garrick, a maintes fois inspiré le théâtre et le livre.

S'inspirant d'une pièce bien dessinée, Alexandre Volkoff et Ivan Mosjoukine ont réalisé un film qui, quoique composé dans une forme romantique, reste d'une pureté de traits si grande, d'une expression si noble, que le temps ne s'altère jamais.

Ce film, nos lecteurs l'ont sans doute vu, autrefois, lors de ses premiers passages.
Il est repris par tout un circuit de cinéma, et nul doute que ceux qui le virent, comme ceux qui n'eurent pas la bonne fortune de l'admirer, ne s'empressent d'aller aux salles qui le passeront.

On sait qu'Edmond Kean, âme fougueuse, cœur ardent, prêt à l'insulte et au respect, casseur de têtes, et videur de bouteilles, était un aussi mauvais garçon que notre fameux Frédéric Lemaître.

Plus romantique que lui, il eut des aventures amoureuses à sensation, et ses biographes prétendent prouver qu'un grand amour pour une femme du monde, pour une belle étrangère, ruina sa vie, et fut d'abord à la base d'une crise de folie, puis de sa mort, alors qu'il était presque oublié, dans la misère...

Sur ces données et utilisant les matériaux d'une pièce bien construite, Volkoff et Mosjoukine ont réalisé des

scènes d'une ampleur, d'un rythme inégalables, et qui, même surpassés par les procédés techniques actuels, les progrès de la science cinématographique, du montage, des trucs de prises de vues, restent le répertoire inégalable par leur accent humain, leur lyrisme fier, leur expression âpre et dramatique.

Kean, c'était Mosjoukine. Il a fait là son plus beau rôle ; son personnage vibre, souffre, halette d'amour ou de rage... C'est un prodigieux acteur au service d'une personnalité étrange et puissante. Le Kean de Mosjoukine est une création devenue classique. Et comme tout ce qui est classique, de le revoir ne diminue pas l'admiration.

Et le jeu contenu, frémissant, sensible, de Nathalie Lissenko, et la déchirante et pathétique création de Koline dans le rôle du vieux souffleur ?

Non, on ne peut pas oublier cela, pas plus qu'on ne peut oublier le tourbillon d'images au rythme inouï de la scène d'orgie, et la poétique et mélancolique beauté de la mort de Kean, soulignée en mineur par un arbre dénudé que le vent fait plier, tandis qu'un chien gémît dans la nuit... ●●●●●

LES ROSES BLANCHES DE GILMORE

Nous avons déjà parlé il y a deux semaines de ce film, qui ne sort que maintenant à la salle Marivaux. Nous priions nos lecteurs de bien vouloir se référer à l'analyse que nous en avons faite alors. ●●●●●

KITTY COMTESSE

avec Dina Gralla, Werner Fuetterer et Albert Paulig

Kitty, petite danseuse, est courtisée par un jeune gentilhomme de Vienne. Elle mène si bien sa barque qu'elle se fait épouser par le Comte, mais son mari n'oublie pas comme ça sa vie de débauche, et, le soir de ses nocces, pour punir sa petite épouse d'avoir levé la jambe devant ses aînés invités, et dans un pas échoué, il s'en va à la redoute masquée. Heureusement, sa femme s'habille, prend un loup noir et intrigue si bien son mari qu'elle l'entraîne avec lui, les yeux bandés.

Quand le jeune marié libertin peut voir clair, c'est pour se retrouver dans sa chambre conjugale, avec son amour de femme qui lui tend les bras dans un geste d'abandon et de pardon.

Quand même, si j'étais à la place de Kitty... Comtesse, je me méfierais d'un mari si léger !
Kitty, c'est Dina Gralla, cette amusante petite vedette au moins drôle, aux yeux rieurs, au jeu spirituel. Son grand faraud de mari c'est : Werner Fuetterer, et Albert Paulig joue avec une science caricaturale un professeur de danse chargé de veiller sur la vertu des girls.

Des tableaux de boîtes de nuit viennoises, de coulisses de music-hall, un mariage chahuté par la présence de girls provocantes, une redoute brillante et très luxueuse constituent des éléments de distraction sûrs.

Ce n'est pas très nouveau, mais c'est gentil tout plein. ●●●●●

LA COURSE DES BOLIDES

avec Reed Howes.

Course d'autos... rivalité entre des as du volant... la récompense : un joli sourire de jeune fille... Nous connaissons tous cette histoire touchante, et retournée avec toute la clarté, le mouvement la oisette aventureuse désirables. ●●●●●

René OLIVIER.

Un thé dansant bien décevant pour le jeune cousin délaissé, dans *Les Roses blanches de Gilmore*, où paraissent Jack Trévor et Dolly Davis.



L'Homme à la camera et le "Ciné-œil"

« L'Homme à la Camera » est le film d'une école, d'une jeune école russe... et les réactions qu'il provoque sur le spectateur sont assez diverses. On en jugera par les deux appréciations ci-dessous, l'une de notre collaborateur Michel Gorel l'autre de notre représentant à Berlin, où le film a été récemment présenté. Ces opinions, quoique différentes, se rencontrent du moins sur ce point : la beauté du « document », la valeur de la photographie. En tout cas « L'Homme à la Camera » est un film qui fait penser. C'est déjà quelque chose ! ●●●●●



Ce « futurisme soviétique » évoque drôlement les manuels scolaires de notre jeunesse la plus tendre. Très peu pour moi, ma parole !

Dans le film de M. Vertov qu'on nous a montré il y a pourtant autre chose que l'illustration de sa « primaire » théorique. Il y a aussi des choses très belles et une photo admirable. Il y a des bouts de montage excellents. Une partie sportive lumineusement belle et fort émouvante. Des accélérés et des ralentis remarquables. Les scènes de l'éveil de la ville » palpitent quelquefois de poésie. La stylisation du travail cinématographique — prise de vues, développement, tirage — est des plus réussies. Tout cela manque seulement de cohésion, d'unité. Et tout cela est abîmé par le mauvais symbolisme...

La conclusion nécessaire sur M. Dziga-Vertov et ses films a été tirée par notre ami Edmond Greville, ce jeune cinéaste qui ne respecte aucun dogme et va droit son chemin, en souriant :

« Si M. Dziga-Vertov avait un bon scénario, il ferait sans doute un travail de photographe, de peintre, de monteur excellent. »

Comme quoi tout ce qui brille n'est tout de même pas toujours de l'or et tout ce qui s'orne des noms les plus neufs, les plus audacieux, n'est pas indispensablement une révélation foudroyante... Michel GOREL.

BERLIN (De notre correspondant)

Ce film du metteur en scène Dziga-Vertov, merveilleusement photographié par M. Kauffmann est une œuvre de l'avant-garde russe, cette nouvelle école qui s'intitule « les yeux du Monde » et qui a pour but de ne présenter que des films exécutés sans scénarios et sans artistes de métier, sans décors artificiels, brièvement, simplement, des films reproduisant les véritables documents de la vie humaine. On retrouve toutes ces caractéristiques dans *L'Homme à la Camera*, que Vertov a exécuté, lui qui est déjà l'auteur d'un grand nombre de films et qui est considéré comme l'un des plus brillants réalisateurs de l'Ecole Russe.

L'Homme à la Camera, c'est un hymne de la vie des opérateurs, qui pour la plupart sont inconnus, mais aussi un sketch sur la vie humaine quotidienne. Naturellement, ce film ayant été réalisé à Moscou, Kieff et Odessa, c'est de la vie russe qu'il s'agit. Ce qui est frappant dans

L'Homme



PHOTOS DERUSSA

Clo-Clo



BONJOUR Clo-Clo !
Ce petit bout d'homme de sept ans abandonne ses billes ; il lève vers moi ses grands yeux tout imprégnés de malice : « Regarde, dit-il non sans quelque fierté, je suis boy-scout aujourd'hui. »
Clo-Clo est en effet superbe dans ce petit costume kaki qu'il porte crânement.
C'est mon costume dans le film ; un beau film, tu sais, avec beaucoup d'animaux. Je suis un boy-scout ; un soir, je fais un beau rêve, je me retrouve en pleine jungle ; c'est amusant la jungle, il y a beaucoup de bêtes sauvages ; alors je les chasse,

mer film du regretté Machin, qui va sortir bientôt.
Mais Clo-Clo interrompt :
— Viens voir.
Il veut à tout prix nous montrer ses animaux. Voici des chiens policiers, Teck, son gros bouledogue ; Bobby, un amusant chimpanzé ; le ouistiti Fatty, en marabout imposant et majestueux ; un perroquet et bien d'autres choses encore.
— Je m'amuse avec eux ; il sont très chics, tu sais ; tiens, regarde ma panthère : une brave bête, douce comme un agneau ; elle ne m'a mordu que deux fois... Et puis alors, dans *Black and White*, je tourne avec bien d'autres animaux ; il y a des éléphants, des ours, des serpents, un lion, un guépard, un...
— Tu ne crains pas d'être mangé d'ici la fin du film ?
— T'aurais peur, toi ?

Je n'ose pas répondre...
— Regarde, me dit Clo-Clo d'un air un peu triste, c'est là qu'est enterré Auguste.
Auguste, c'était un chimpanzé, le compagnon d'enfance de Clo-Clo ; ensemble ils jouaient à cache-cache et grimpaient sur les arbres.
Un jour, Auguste mourut ; il abandonna à la terre son squelette presque humain...
Il y a là-bas un opérateur qui s'empare ; les arcs font entendre leurs craquements monotones.
— Au revoir.
Clo-Clo travaille.

Maurice M. Bessy.

Le Pays d'un Passé oublié



Miss Rosita Forbes.

L'Expédition Cinématographique « Blattner », en Albanie, va tourner un film sonore et en couleurs (procédé Keller-Dorian).

L'expédition de la « Blattner Film Corporation » pour la réalisation d'un film *Le Pays d'un Passé oublié*, le premier film sonore en couleur produit par une Compagnie anglaise, a quitté l'Angleterre la semaine dernière.

Miss Rosita Forbes, la célèbre exploratrice, qui doit procéder à l'organisation sur place et au recrutement des indigènes, est déjà arrivée à Durazzo, accompagnée par M. Michael Powell, le scénariste, et elle prépare tout afin que M. Karl Freund, le chef de l'expédition et metteur en scène, puisse commencer la prise de vue, un jour ou deux après son arrivée.

Le film, qui se déroulera dans les régions les plus sauvages des montagnes albanaises, sera interprété uniquement par les gens du pays. Il reproduira leurs étranges coutumes et dépeindra les scènes les plus caractéristiques de leur existence. Ces tribus de montagnards sont peut-être les moins civilisées de l'Europe. La vendetta est de règle et le banditisme y a cours. Heureusement, les indigènes ont un admirable code de l'honneur, très chevaleresque, qui leur interdit toute violence en la présence d'une femme. Ainsi Miss Forbes, qui est la seule femme de l'expédition, en sera la meilleure sauvegarde.

Le film aura une longueur d'environ 2.000 mètres et plus de la moitié sera tournée avec le procédé en couleurs naturelles Keller-Dorian. L'enregistrement des sons sera obtenu par le procédé électromagnétique du Dr Stille.

Miss Rosita Forbes est le second metteur en scène féminin anglais. Elle était déjà auteur connu et exploratrice célèbre. Elle a un sens merveilleux de la décoration et son intérieur londonien est un véritable objet de curiosité. Miss Forbes est nouvelle venue au cinéma, bien que plusieurs de ses nouvelles aient déjà été portées à l'écran, tel le film *Le Cheik blanc*, où Jameson Thomas avait le principal rôle et qui a obtenu un grand succès.

PAT HENRY.

Et voici les Gagnants DU CONCOURS de la « VÉNUS MODERNE »

Plus de trois mille réponses nous sont parvenues, ce qui a exigé un dépouillement long et délicat.
La majorité des lecteurs ont indiqué pour la Vénus moderne les caractéristiques suivantes :

Cheveux blonds, yeux bleus, taille 1 m 65.
L'artiste qui personnifiait Vénus (et non Miss Constance Talmadge, comme beaucoup de lecteurs l'ont cru) est née le 26 juillet 1909.

D'après la liste établie par la majorité des lecteurs, les heureux gagnants sont :

Premier prix. — 1.000 francs en espèces : M. Dangles, 38, rue de Moscou, Paris, qui a donné pour réponse : blonde, yeux bleus, taille 1 m 65, née le 4 avril 1909.

Second prix « ex æquo ». — 500 francs en espèces : M. Leroux, 8, rue des Tis, Maisons-Laffitte, et M^{lle} Marcelle Guillot, 4, rue des Arquebustiers, Paris, qui ont donné pour réponse : blonde, yeux bleus, taille 1 m 65, née en 1909 (mois non indiqué), qui reçoivent chacun 250 francs.

Troisième et quatrième prix. — 250 francs chacun : M^{lle} Geneviève Ranlet, Les Capucines, 6, boulevard Michel-Bazin, Garches (Seine-et-Oise), et M. Paul Girod, 26, rue Chaussée-de l'Étang, Saint-Mandé, qui ont donné comme réponse : blonde, yeux bleus, taille 1 m 65, née le 15 juin 1910, et blonde, yeux bleus, taille 1 m 65, née le 3 av. il 1907.

Les gagnants, munis de pièces d'identité, peuvent, dès maintenant, retirer leurs prix à *Cinémade*, 138, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Les personnes dont les noms suivent : Robert Bonne, René Montmorin, Emile Moulin, M^{lle} C. Dancel, Madeleine Siegel, M. Posse, Anna Donon, Edouard Carvallo, Maurice Mauroy, Georges Marrot, Robert Rigault, M^{lle} Marguerite Lamotte, J. Stibbe, M^{lle} Lanvin, M^{lle} Simone Richard, M^{lle} Germaine Bernard, Suzanne Degorge, Jacqueline Carvallo, M^{lle} Violette Daffos, M. Charrait, M. L. Vincent gagnent chacun un flacon de parfum.

HOLLYWOOD boulevard

CORINNE GRIFFITH, Lily Damita et Forrest Stanley envoient leurs vibrants bonjours aux lecteurs et à tous les amis de *Cinémade*. Fox, dit-on, est très content du travail de Lily Damita dans *Le Monde devenu fou*. Corinne va bientôt commencer *Lily of the Fields*, avec Alexandre Korda comme metteur en scène. Korda remplace Fitzmaurice qui doit diriger un film pour les Warners Brothers. Forrest Stanley est un acteur bien connu. Il vient de finir un grand rôle dans *The Drake Murder Case* pour Universal. Eddie Lemmle en était le metteur en scène. Je ne dois pas oublier de mentionner James Montgomery Flagg, l'auteur du portrait au crayon de Corinne Griffith. James est peut-être encore plus internationallement connu que Corinne. Ses projets paraissent dans le *Saturday Evening Post*, où j'espère bien un jour voir mon nom ; dans *Collier's*, *Liberty Magazine*, etc. Si je gagnais autant de dollars que James je me paierais des esclaves nubiens.

La semaine dernière il y avait 106 degrés à l'ombre au studio First National, et pas d'ombre.

F. Richard Jones qui devait diriger *Condamné à l'île du Diable*, pour Samuel Goldwyn, vient de tomber malade. Maintenant le bon Samuel essaie de trouver un directeur. J'espère pour M. Goldwyn qu'il trouvera un technical directeur qui s'y connaisse. L'autre jour, dans la conversation que j'ai eue par téléphone avec la très charmante secrétaire d'Arthur Hornblow (aide de M. Goldwyn), j'ai appris que l'île du Diable a une dizaine de kilomètres de longueur. Ce qui m'a fort étonné, vu que l'île Royale, bien plus grande que l'île du Diable et l'île Joseph, n'a qu'un peu plus d'un kilomètre de long. Je suppose que la blonde enfant confond l'île du Diable avec le Camp de la Déportation, qui en est pourtant assez loin. Qui vivra verra ! En attendant je ne connais qu'une personne à Hollywood qui ait la compétence technique qu'exige un tel film. C'est mon grand ami le comte de Miollis. Francis de Miollis, descendant de M^{onsieur} Bienvenu de Miollis (prototype du Bienvenu des *Misérables*). Le comte de Miollis est l'auteur d'une vingtaine de livres, dont un sur Cayenne. Universal va tourner dans un ou deux mois *Mademoiselle Cayenne*, avec Mary Nolan comme étoile. Et je félicite ici un jeune homme de vingt-deux ans, Carl Laemmle junior, d'avoir offert à mon ami de Miollis la charge de « technical advisor ».

Carl Laemmle père est en Europe pour quatre mois. Le studio Universal est gouverné entièrement par son fils, Carl deuxième. Mince, élégant, cheveux noirs, regard puissant, vingt-deux ans et le plus jeune autocrate au monde. Plus puissant peut-être qu'aucun roi d'aujourd'hui. Le jeune Laemmle annonce un programme de douze mil-

« Bonjour *Cinémade* », dit avec son plus gracieux sourire, Carl Laemmle junior.



Nos amis d'Amérique nous adressent leurs photos accompagnées de charmantes dédicaces. A tous et à toutes, Merci !

lions de dollars. Pourquoi pas ? Napoléon, à vingt-deux ans, s'appelaient Bonaparte.

Les grandes roues des studios d'Hollywood continuent de tourner. Elles tournent malgré les bêtises accomplies, malgré les génies, les médiocres et les ignares. Les innovations continuent malgré les batailles qui ragent au dehors comme au dedans, au loin comme à Hollywood même. Elles continuent, ces innovations, malgré la bataille du quota français — et malgré l'*Equity*.

L'*Equity* est le syndicat des acteurs de théâtre américains. Syndicat puissant, allié aux syndicats américains de toutes professions. Jusqu'ici l'*Equity* se contentait de régner sur le monde du théâtre. Mais maintenant que les films parlants sont une chose établie, que les plus grands acteurs du théâtre new-yorkais sont à Hollywood (George Arliss, Ina Claire, etc.), l'*Equity* demande à être reconnue dans les studios d'Hollywood. Les contrats doivent être ceux de l'*Equity*, bien plus avantageux pour les acteurs en général, que ceux jusqu'ici en usage. La bataille, impitoyable, de part et d'autre. Les chefs de l'industrie cinématographique refusent absolument de céder. Mais ils seront vaincus et le moment de la défaite est proche. Sachez que si l'*Equity* se fâche, l'ordre de grève générale peut être donné aux syndicats des « Cameramen », des électriciens, des menuisiers, etc. L'*Equity* réclame surtout les huit heures de travail par jour pour les acteurs. Un acteur appartenant à l'*Equity* n'a pas le droit de signer un contrat avec un studio si tous les acteurs qui joueront avec lui n'appartiennent pas à l'*Equity*. Le secrétaire et le président de ce syndicat redoutable sont à Hollywood. Et les réunions suivent les débats. Les journaux naturellement en font grand cas. Les journaux appartenant à Hearst se sont déclarés contre l'*Equity*. Le président de ce syndicat répond que M. Hearst, étant une des puissances de la M. G. M. et le « prolocuteur » des films de Marion Davies, est nécessairement contre lui et contre les acteurs. John Gilbert s'est déclaré ouvertement hostile. Il a été mis tout de suite hors la loi par Frank Gilmore, le belliqueux président. Tous les acteurs qui se permettent le luxe de signer un contrat « non-Equity » sont mis à la porte de l'association, et, par conséquent, de la scène américaine. Si je devais vous donner un compte rendu de toutes les conférences qui se donnent en ce moment, vous traduire tous les articles de journaux, il faudrait que *Cinémade* se décidât à ajouter une vingtaine de pages à chacun de ses numéros pendant toute une année.

Et cependant les roues infatigables tournent, tournent...

Jack BONHOMME.

« Meilleurs souhaits à *Cinémade*. Sincèrement. » Forrest Stanley.



« A *Cinémade*, la plus parisienne des Revues cinématographiques, d'une petite exilée qui regrette son beau Paris !... » Lily Damita.



« A *Cinémade* et à Jack Bonhomme, avec mon bon souvenir. » Corinne Griffith.



AU PAYS DU "TALKIE"

Nous avons le plaisir de mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs le scénario de Thunderbolt, le deuxième film parlant de George Bancroft. Ce film, tiré d'une nouvelle de Hermann Mankiewicz par George Bancroft lui-même et par le metteur en scène Joseph von Sternberg, s'apparente aux Nuits de Chicago ; c'est l'histoire d'une brute, qui à l'occasion cultive la petite fleur bleue. Il est vrai que dans Thunderbolt, c'est la mort qui apporte la petite fleur... Mais voici — d'après le texte américain — le scénario de Thunderbolt (mot qui signifie à peu près : poing foudroyant). Nous avons volontairement laissé aux personnages le nom véritable des artistes qui les incarnent : Bancroft, Richard Arlen, Fay Wray...

"THUNDERBOLT"

GEORGE Bancroft, recherché par la police pour vol et pour meurtre, s'aventure témérairement hors de son repaire pour enlever Fay Wray, la jeune fille qu'il aime, dans un club de nuit de Harlem. Là elle lui dit qu'elle est prête et qu'elle vient immédiatement. A ce moment, la police fait une descente. Bancroft s'échappe.

Fay disparaît. La bande de Bancroft la recherche dans l'ombre. Ils finissent par la trouver installée chez Richard Arlen, un employé de banque qui vit avec sa mère, Eugénie Besserer. Fay et Arlen, qui s'aiment profondément, projettent de se marier. Lorsque Fay apprend que Bancroft connaît son nouvel amour, elle avertit la police qui lui dresse un guet-apens. Il échappe. A partir de ce moment, Bancroft a voué une haine mortelle à Arlen ; il se rend sans arme à la maison du jeune homme pour le tuer d'un seul coup de son terrible poing. Mais là, la police veille et s'empare de lui.

Malgré sa réputation qui le fait capable de tuer un homme d'un seul coup de poing, il succombe sous le nombre des assaillants au cours d'une terrible bataille.

Convaincu de meurtre, Bancroft attend son exécution dans la Maison de la Mort. Son cœur brûle de rage et du désir de vengeance, du désir de tuer Arlen, l'homme qui lui a pris sa bien-aimée.

Par James Spottswood, son lieutenant, il s'arrange pour que sa bande fasse enfermer Arlen dans la terrible Maison de la Mort, où il pourra le tuer d'un coup de poing.

Arlen a perdu son emploi à la banque dès qu'on a appris sa liaison avec Fay, dont la réputation est connue de la police, mais, par une ruse, la bande le fait rentrer dans l'établissement.

Un vol audacieux est perpétré. Arlen est arrêté. On trouve un revolver dans sa poche. Un fonctionnaire de la banque a été assassiné. Déclaré coupable, il est bientôt dans la Maison de la Mort, dans la cellule vis-à-vis de celle de Bancroft.

Les gardiens rendent vains les efforts de Bancroft pour mettre la main sur Arlen. Arlen est certain que Bancroft s'est vengé de lui, mais Bancroft se refuse à avouer, malgré les supplications de Fay et de la mère d'Arlen. Il est cependant très ému le jour où il voit venir Fay dans la prison pour se marier avec Arlen. Alors il avoue tout ce qu'il a machiné. Mais cet aveu n'est de sa part qu'un nouveau raffinement de cruauté et l'annonce d'un nouveau plan qui lui permettra de tuer Arlen.

Il cultive maintenant l'amitié d'Arlen, qui attend la revision de son procès pendant que Bancroft attend, lui, son exécution. Dans la nuit qui précédera celle-ci, Bancroft demandera la permission de dire adieu à chaque prisonnier et quand il arrivera dans la cellule d'Arlen il le tuera d'un seul coup de poing.

Son plan est mené à bien. Le gardien Tully Marshall conduit Bancroft dans chaque cellule. Enfin, la main d'Arlen dans la sienne, Bancroft va pouvoir se venger, il va frapper : son "droit" mortel est prêt à partir. Mais non, sa main, impuissante, retombe sans force sur l'épaule d'Arlen dans un geste d'adieu.

A l'homme que sa bien-aimée chérit, Bancroft ne fera pas de mal.

Il allume une cigarette et marche fièrement vers la chaise.



Adolphe Menjou parisien

HOTEL Majestic. Lift. Premier étage. Appartement 120.
Avant d'entrer, nous apercevons Adolphe Menjou qui, assis à son bureau, rédige quelques câbligrammes.

Le sympathique artiste nous ayant entendu venir se tourne de notre côté et, souriant, déclare :

— Vous êtes venus me dire bonjour, ça c'est gentil. Vous au moins, vous n'oubliez pas les copains. Prenez place dans ce fauteuil, fumez des cigarettes et accordez-moi quelques instants pour expédier diverses affaires urgentes.

Adolphe Menjou est demeuré le même. Tel nous l'avons vu, il y a un an, à bord du Majestic, tel nous le retrouvons aujourd'hui. Peut-être même nous lui trouvons cette fois-ci un air encore plus jeune que lors de son dernier voyage. Sans doute est-ce parce qu'il a laissé pousser un peu plus ses célèbres moustaches.

Son stylo court sur le papier et s'arrête enfin. Menjou compulse alors une bedonnante serviette.

— Seriez-vous devenu businessman? Il ne vous manque plus que le chewing-gum ou le cigare.

Je suis devenu businessman, en effet, nous déclare le sympathique artiste. C'est un voyage d'agrément et d'affaires que j'effectue actuellement. Quant au cigare je puis vous dire que les commerçants en tabac des Etats-Unis traversent actuellement une crise terrible et avant mon départ plusieurs sont venus me trouver me demandant de les commanditer. Mais parlons cinéma.

— Le film parlant?

— Epatant, splendide, étonnant, déclare Menjou. C'est le cinéma de demain. Sans doute, il y a un an, je n'étais pas partisan de ce genre de film, mais, depuis, que de changements, que d'amélioration! Le film muet est mort. C'est le « talkie » qui est maintenant le maître des écrans. Mon dernier film en Amérique, The Concert, est d'ailleurs un film parlant dont l'action se déroule il y a trente ans. J'ai eu beaucoup de crainte durant la réalisation de ce film, mais après, lorsque je l'ai vu, toutes mes appréhensions se sont évanouies. Le film parlant est vraiment étonnant.

— Et vos projets? Allez-vous, comme on vous en prête l'intention, tourner un film chez nous?

— Certainement, et il sera parlant. Sans doute les studios de France ne sont pas encore équipés pour permettre une réalisation parfaite : aussi les intérieurs seront-ils tournés en Angleterre et les extérieurs en France.

— Et le réalisateur? Qui sera-t-il?

— Secret! déclare Menjou, ce n'est plus qu'une question de jours. Les offres que j'ai reçues depuis mon arrivée à Paris sont nombreuses; trois d'entre elles seulement m'intéressent.

Nous pressons Menjou de questions. Impossible d'en savoir plus.

Un regard indiscret sur une lettre à l'en-tête cinématographique va peut-être nous renseigner, mais notre aimable interlocuteur s'aperçoit trop tôt de notre stratagème.

— Que vous êtes curieux! Patientez quelques jours. Je vous promets de vous avertir par un coup de téléphone. Cinémonde sera le premier informé.

Menjou feuillette, attentif, le dernier numéro de notre revue.

— C'est merveilleux! Quelle impression étonnante. C'est avec joie que l'on doit vous donner des photos. On est certain de les voir bien reproduites.

— N'est-ce pas? Eh bien, donnez-m'en une des vôtres, dédicacée. Nos lecteurs en seront enchantés.

Adolphe Menjou se fait prier mais devant nos demandes répétées s'exécute...

— Et Chevalier?

— Un type charmant! Il est très populaire aux Etats-Unis. Son premier film rencontre là-bas un gros succès. Chevalier doit encore en tourner trois autres. Son second, The Love Parade, est actuellement en cours de réalisation.

A ce moment, Mme Adolphe Menjou se joint à notre conversation. Kathryn Carver est toujours ravissante.

— J'ai fait quelques petits progrès en français, nous dit-elle; Adolphe est mon professeur. Et maintenant, je puis écouter parler votre langue et comprendre un peu.

— Vous allez aussi tourner en France?

— Mais certainement. Je ferai tout ce que voudra mon mari, réplique Kathryn Carver en un délicieux français que pimente un léger accent américain.

Menjou consulte sa montre :

— J'ai un rendez-vous. Voulez-vous nous accompagner. Je dois partir, ce soir, pour le Touquet et puis ensuite pour Londres. Je reviens à Paris.

Nous parlons tous trois. L'Hispano d'Adolphe Menjou descend l'avenue des Champs-Élysées en se glissant entre les autobus et les taxis.

— A gauche Cinémonde, — annonçons-nous, tel un guide d'agence touristique. Et Menjou, se déconchant, déclare :

— Tous mes vœux de prospérité à Cinémonde. Mais dites au chauffeur qu'il aille un peu moins vite. Cette circulation à Paris m'effraie.

Sur ce, nous prenons, à regret, congé d'Adolphe Menjou et de Kathryn Carver, sa charmante épouse.

George FRONVAL.



CINÉMONDE - VACANCES

CE SENSATIONNEL NUMÉRO EST EN VENTE PARTOUT, MAIS RECLAMEZ-LE SANS TARDER SI VOUS VOLEZ LE POSSÉDER !

IL CONTIENT :

Deux grands concours avec des prix importants. — Cinémas de Vacances, par Henry Clerys. — Deux jolies artistes : Carmen Boni et Anny Ondra. — D'ailleurs avait raison, par Raymond de Nis. — Le plus merveilleux décor du cinéma : la Nature, par Jean Mitry. — Devant l'écran, par Mme Lucie Delarue-Mardrus. — Visage de femme, roman des milieux cinématographiques, par Cecil Jorgelice et Lucien Lorin. — Les belles vacances de nos vedettes, par Pierre Lazareff. — En suivant le fil de l'eau. — Un documentaire hilarant de Marcel Arnae : Vacances. — A la rentrée vous verrez. — Il n'est pas si simple de faire l'idiot, par Jim Voyce. — Aimez-vous le cinéma? enquête humoristique de Paluel-Marmont. — Le cinéma du Reve. — Les joyeuses vacances de Bessie Love. — Le courrier des Étoiles. — Si vous étiez homme, mademoiselle, par Raymonde Latour. — Sous le ciel bleu de Californie, par Jack Bonhomme. — Une oasis parisienne. — Quand les Déeses descendent de l'Olympe, par Lucie Derain. — Le Capitaine Francaise. — Du temps de nos grands-pères. — Hoot Gibson ouvre un cours de hasso. — Les coulisses du cinéma, etc, etc.

DES ÉCHOS, DES POTINS, DES INFORMATIONS, DES ARTICLES SUR LES SECRETS DU CINÉMA, ETC.

TROIS SPLENDIDES HORS-TEXTES DE JOAN CRAWFORD, ANITA PAGE ET GRETA GARBO.

UN DOCUMENT INÉDIT SUR LE NOUVEAU FILM DE MAURICE CHEVALIER.

PLUS DE 110 ILLUSTRATIONS

40 pages sous couverture héliocolor. 3 fr. Exceptionnellement

Visage de Femme

Roman des milieux cinématographiques
par
Cecil JORGEFELICE et Lucien LORIN

(Voir Cinémonde, n° 40)

COUCOU!... me voilà!... s'écriait déjà la vedette. Mais Robert tourna simplement vers elle un regard indifférent. Et il demanda :

— Vous êtes prête?... Alors, envoyez la lumière!... On va tourner!...

La scène ne comportait comme personnages que Fernay et Gladys. Vêtue d'un élégant complet de tennis de flanelle blanche, Gladys figurait une petite bourgeoise que son mari, un brave homme popote, voit avec effarement courir bals, parties de tennis, thés, etc...

Dans l'esprit de Randau, ce mari, que représentait Fernay, devait être un bon bourgeois traditionaliste que l'émancipation trop rapide de sa femme effraye, mais qui, par faiblesse de caractère, souffre en suppliant.

Et c'est en ce sens que Randau donna à Fernay les indications sur la scène à jouer.

— Pas du tout!... s'écria Gladys, qui avait déjà pénétré dans le décor.

— Ce mari est un imbécile, un esprit arriéré, qui prétend brimer sa femme, lui imposer une claustration insupportable et ridicule, alors qu'elle n'aspire qu'à se distraire un peu, à fréquenter le monde, bref à s'évader de cette vie popote et bourgeoise! C'est mon personnage à moi qui doit être sympathique!...

Randau repréna mal un geste d'impatience. Quoi?... Cette pimbêche prétendait à présent fausser l'esprit même de son film?...

Néanmoins, Robert fit un effort sur lui-même.

— Bon!... Si vous voulez!... Fernay, tu joueras comme te l'indiquera Madame de Laney!... C'est elle le metteur en scène!...

Gladys sursauta :

— N'essayez pas, Randau, de me mettre à dos tous mes camarades! Je n'ai accepté de travailler avec vous qu'à la condition expresse que mon rôle fût motivé dans le sens que j'aimais. Et ceci étant, les rôles de mes partenaires doivent suivre le mouvement. Cela est simple comme bonjour!...

Elle riait méchamment. Randau haussa les épaules.

— On tourne!... cria-t-il!...

Gladys et Fernay commencèrent à jouer. Mais la vedette masquait constamment son partenaire. Et Randau donna l'ordre d'arrêter, et lui en fit la remarque.

Elle céda :

— Mais enfin!... Dans cette scène, s'il est quelqu'un que l'on doit voir, c'est moi, la vedette!...

Randau en prit son parti. Quant à Fernay, il subissait passivement les incorrections et abus de sa partenaire.

— Vous pouvez vous reposer, Gladys!... annonça

Randau au bout de quelques minutes. J'ai à prendre deux « premiers plans » de Fernay. Mais ne vous éloignez pas, car ce sera tout de suite à votre tour...

— Ah non, mon cher!... Quand je suis en plein travail, j'entends l'accomplir tout d'une traite. Prenez tout de suite mes premiers plans. Vous vous occuperez de Fernay dès que j'aurai terminé toutes mes scènes de la journée.

Fernay, complaisant, acceptait. Et Gladys resta dans le décor.

Randau, metteur en scène minutieux, soigneux, tournait ses scènes importantes jusqu'à dix fois de suite, afin qu'elles atteignent la quasi-perfection. Gladys s'était toujours soumise à cette méthode de travail. Mais cette fois, au bout de vingt minutes, elle se déclara épuisée.

— Dépêchez-vous!... Je me sens devenir inexpres-

sive!...

— Encore une fois!...

— Je le veux bien, mais ce sera tout!...

— Comment, tout?... Il reste encore un plan à prendre!...

— Eh bien, vous le prendrez tout à l'heure, car je suis vannée!... C'est d'ailleurs votre faute!... Vous travaillez avec une lenteur exaspérante!... Tout cela pour m'embêter!... Car il ne m'est pas besoin, à moi, de recommencer dix fois une scène pour la réussir!... Au troisième essai, au pis aller, je suis dans le ton!... D'ailleurs, voici quelques journalistes : je vais me reposer un instant tout en leur accordant quelques interviews... Pendant ce temps vous pouvez faire travailler Fernay!...

Et Gladys courut travailler Fernay!...

Toute mise en joie par cet empressement, elle se mit à babiller, à jacasser, à émettre des roseries sur ses camarades, sûre que ses auditeurs ne les laisseraient ni échapper, ni perdre.

— Du champagne!... ne tarda-t-elle pas à réclamer. Vous accepterez bien une coupe, n'est-ce pas, Messieurs? L'habilleuse s'empressa. Et cinq minutes plus tard, le vin pétillait dans les coupes.

— A votre santé, messieurs!...

En ce geste, la coupe trop pleine déborda, la liqueur se répandant sur le fringant costume de tennis.

— Oh!... s'écrièrent en chœur les reporters.

Mais Gladys souriait :

— Oh!... cela n'est rien, messieurs!... Un accident des plus banals!... D'ailleurs, je n'en suis pas mécontente, au fond... Précisément, ce costume ne me plaisait pas!...

Monsieur Davray!...

Le gros homme accourut.

Cette variante de polo à bicyclette fait fureur sur les plages californiennes. Notre amie Julia Faye (à gauche), Joel Mc Crea et Joséphine Dunn, pratiquent naturellement ce sport en costume de bain.



Tout en plaisantant, Fernay cherchait du regard dans la loge de Gladys un siège qu'elle ne l'avait d'ailleurs pas invité à prendre. Tous étaient encombrés de robes jetées au hasard, de chapeaux aussitôt déposés qu'essayés, de lingerie, de chaussures, le tout emmêlé d'un fouillis inextricable qui faisait le désespoir de l'habileuse et la grande joie de la vedette.

Car, aux yeux de Gladys, cette coiffeuse désinvolte apparaissait comme le comble du chic. D'autre part, elle avait été si longtemps l'esclave des robes, au temps où elle les présentait chez Pactoll, qu'il lui semblait aujourd'hui prendre une revanche en les maltraitant.

— Me direz-vous enfin, chère amie, reprit Fernay qui, faute de chaise, s'était installé sur une malle, à quelle raison subite il faut attribuer votre revirement?...

— Naturellement, interrompit Gladys en contemplant d'un air satisfait le maquillage qu'elle venait de parfaire, vous allez encore prétendre qu'il s'agit d'un caprice...

— Je n'ai pas dit cela...

— Non, mais vous l'avez pensé. Il ne saurait en être autrement lorsqu'il s'agit de Randau et de moi. Votre parti est d'avance pris : c'est fatalement moi qui ai tort ! Votre Randau, lui, ne peut qu'avoir raison. A vous entendre, il incarne toutes les vertus : il est ceci, il est cela... Mais cela ne m'empêchera pas de dire et de penser, parce que j'ai la prétention de dire ce que je pense, que votre Randau est un mufle, et qui m'en a donné la preuve une fois de plus hier soir !...

— Voyons, ma petite Gladys, ne vous emballez pas ainsi...

— Vous, mon vieux, pas de conseils !... Je n'ai pas l'habitude de dissimuler mon mécontentement à qui que ce soit !... Je ne suis ni l'ami d'enfance, ni l'obligé de Monsieur Randau, moi !...

— C'est pour moi que vous dites cela, Gladys?...

— Non, c'est pour le pape !... C'est d'ailleurs sans importance !...

— Pas à mes yeux, ma chère amie... Je suis, certes, le camarade de longue date de Robert. Je suis également son obligé, puisque c'est par lui que je suis entré dans la carrière cinématographique. Mais mon amitié et ma reconnaissance n'entravent aucunement mon indépendance, contrairement à ce que vous insinuez.

— Je ne me suis jamais aperçue de cette indépendance. Mais puisque vous me la certifiez !... Quoi qu'il en soit, votre honorable ami avait bien voulu m'inviter à dîner hier soir. Mais les choses ont tout de suite mal tourné lorsqu'il a cru devoir m'inviter à... vous comprenez?...

« Ne sursautez pas. C'est ainsi !... Nous avions passé une soirée charmante. Le monsieur s'était montré d'une amabilité exquise, attentif au moindre de mes désirs. Il avait déployé toutes les ressources de son esprit, ainsi qu'il ne fait habituellement que devant les commanditaires de la Stella ou bien devant les journalistes.

« Puis, tout à coup, dans la voiture qui nous ramenait de Montparnasse, où nous avions achevé la soirée, il est devenu entreprenant.

« J'ai d'abord cru qu'il blaguait. Mais lorsque j'ai vu qu'il prétendait rentrer avec moi à la maison, je l'ai remis à sa place !... Et comment !...

« Alors, changement à vue !... Son ton aimable s'est transformé en ordre !...

« Je ne suis pas un chien qui accourt lorsqu'on le siffle. Ce n'est pas parce qu'un monsieur est mon metteur en scène que je dois tomber dans ses bras dès qu'il en exprime le désir... Le temps est passé des esclaves qu'on achetait au marché, et qui n'avaient qu'à obéir au caprice du maître !... C'est ce que j'ai fait remarquer au beau Robert, en ajoutant que, quant à m'acheter, il n'y mettrait pas le prix. Il ne manque pas de gens chics et riches qui seraient très fiers de m'entourer d'un luxe digne de moi, si je faisais un signe.

« Mais je ne fais pas ce métier-là. J'ai un ami qui me plaît et qui est d'ailleurs millionnaire. Et cela me suffit.

« Si vous aviez vu la tête de Randau !... Vous ne pouvez pas vous imaginer !... Pâle de rage, les yeux mauvais, il écumait. A l'entendre, on aurait cru que sans lui, je n'existerais pas !... C'est entendu, c'est lui qui m'a confié mes premiers rôles, c'est lui qui m'a guidé lors de mes débuts... Mais, si ça n'avait pas été lui, avec ma beauté, je n'aurais pas manqué d'être remarquée par dix autres...

« Pour en juger, il n'est que de considérer les offres que je reçois tous les jours du monde entier... Aussi, ce que j'ai pu rire, lorsque ce goudat, à bout d'arguments, n'a rien trouvé de mieux que de me menacer... devinez, de quoi... Une vraie rigolade !... De ne plus s'occuper de moi !... » Ce que j'ai pu faire, éternait-il, je puis le défaire !... Je vous ai hissé au rang des étoiles de l'écran. Si je vous lâche, vous ne tarderez pas à sombrer !... »

« J'en suis encore malade, tant j'ai ri !... Et, lorsqu'un arrivant devant ma porte, il m'a crié : « Prenez garde de vous faire de moi un ennemi », il avait l'air de se prendre au sérieux !...

— Vous avez eu tort de ne pas faire autant... interrompit doucement Fernay.

— J'attendais cette réflexion. Pour vous Randau est le surhomme, le maître !... Mais pour moi, il n'est qu'un metteur en scène qui n'aurait droit à aucune considération s'il n'avait pas trouvé des artistes comme moi pour bâtir sa renommée.

CHAPITRE IV

Le refus opposé par Gladys à la satisfaction de son brusque caprice avait vivement froissé l'amour-propre de Robert Randau. Blessure d'autant plus cruelle que Randau, qui ne comptait plus ses succès féminins, remportés tant à Hollywood, où ils avaient pris la proportion d'un scandale, qu'à Paris, en était arrivé à une fatuité invraisemblable...

(A suivre.)

Copyright by Cecil Jorgelice et Lucien Lorin, 1929.



Pierre Chenal (à droite) dirige une prise de vue de 'Paris-Cinéma'.

“PARIS - CINÉMA”

Documentaire

LES gens de cinéma sont des modestes et même des timides. Alors que sur tous les écrans du monde ont défilé des bandes plus ou moins documentaires sur les chercheurs d'or, les maladies des chiens, les danseuses péruviennes, l'amour chez les abeilles, les quartiers pittoresques de Constantinople, les parapluies, les radiateurs, l'agriculture, etc., etc., alors que des millions de kilomètres de pellicule ont été sacrifiés à l'édification et souvent à l'abrutissement du bon public sous prétexte de la « haute mission civilisatrice du cinéma », personne encore, jamais, n'a songé à nous donner quelques vues à la fois utiles et belles du studio, cette usine d'émotions gigantesque et moderne.

Voilà ce que j'écrivais en 1927, dans une revue de cinéma française.

Aujourd'hui je ne l'écrirais plus.

Parce que, tout simplement, nous possédons un documentaire de premier ordre sur le cinéma. Ce documentaire, nous le devons au dessinateur Pierre Chenal.

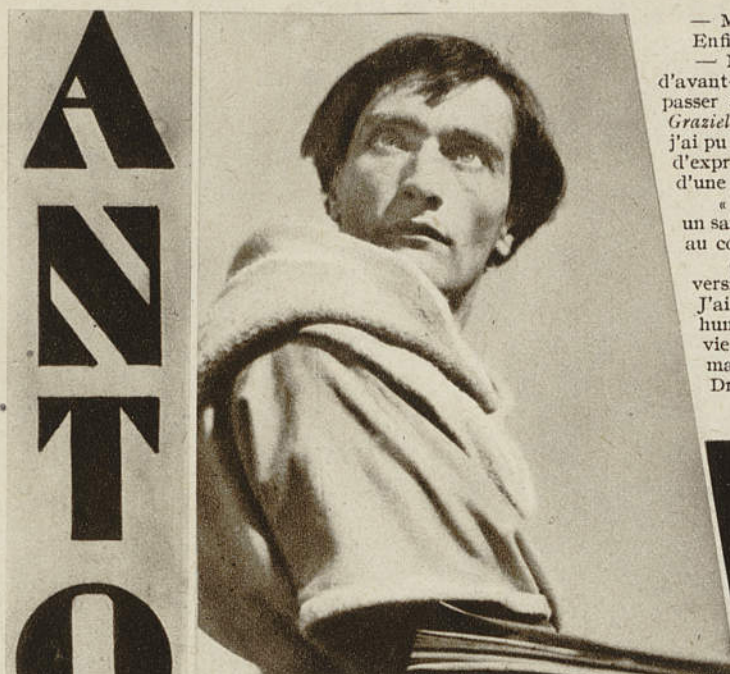
Pierre Chenal a tourné avec notre collaborateur Jean Mitry comme directeur technique, avec Goraud et Lemaire comme « cameramen », Paris-Cinéma. En images charmantes de bonne humeur et de simplicité lumineuses, harmo-

nieuses, sans nulle abracadabrante prétention, sans nul « angle » à faire cligner les yeux, sans nulle faute de goût enfin, il a su mettre toute l'histoire d'une bande de pellicule, depuis sa sortie de l'usine jusqu'à sa mystérieuse transformation en source de rires, de colères, de drames et de larmes. Je m'entends, Chenal n'a point transporté sur le terrain cinématographique la tant fameuse et tant embêtante « histoire d'un morceau de pain ». Il n'a point fait œuvre de mécano ou de pion. On trouve dans son film non seulement un petit et fort admirable traité de technique (prise de vues, tirage, développement, etc.), mais encore beaucoup de fantaisie, de verve, d'imagination et d'humour. Parce que plus humain et plus simple, parce que plus sérieux aussi, le film de Chenal est bien supérieur aux quelques exercices plastiques sur le studio assez prétentieux, dont on nous a offert, il n'y a pas bien longtemps, la vision aux « Agriculteurs ».

Bonnes gens qui voulez voir par le « trou de la serrure », allez regarder Paris-Cinéma. Somme toute, ce film sera peut-être bientôt le seul témoignage vraiment convaincant, vraiment irrefutable sur ce cinéma français qui fut jadis grand, que Chenal surprit encore en pleine force (il tourna son film en 1928) et qui aujourd'hui ne paraît guère vivace...

M. G.

Pendant la réalisation de Quartier Latin, à la gare de Lyon, Pierre Chenal a saisi les opérateurs en pleine action.



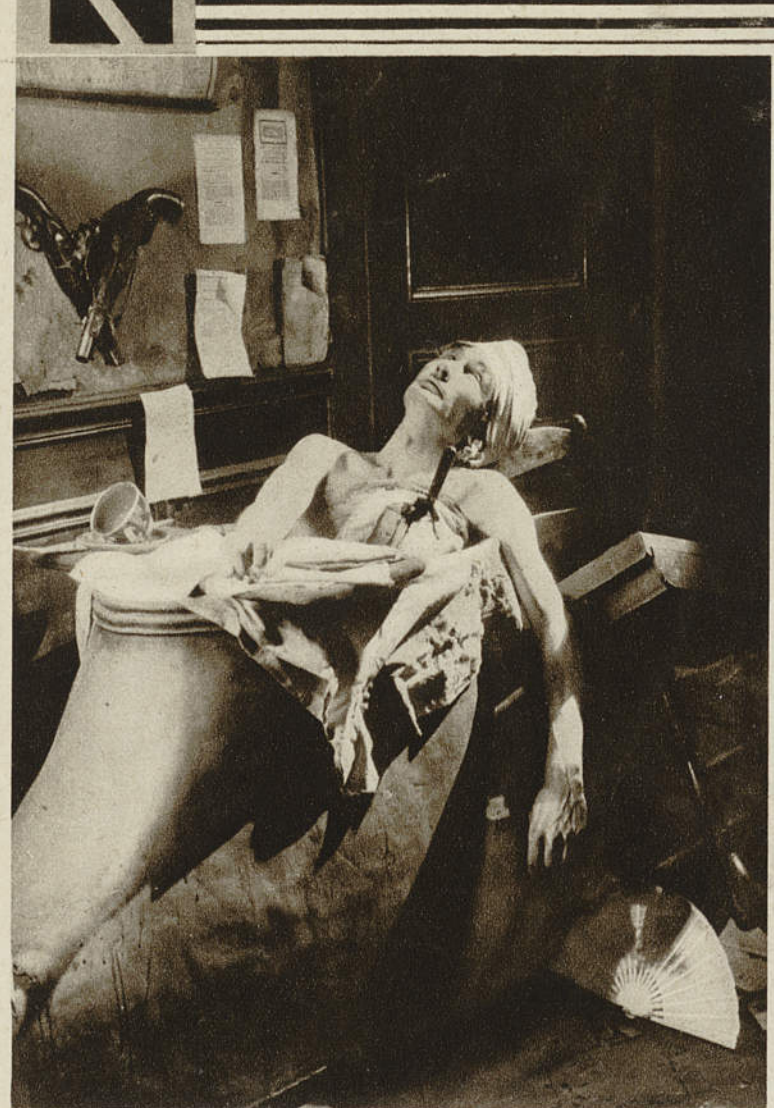
Antonin Artaud dans Jeanne d'Arc.

La direction de Cinémondie m'ayant chargé d'interviewer Antonin Artaud, je me mis aussitôt à sa recherche. Ce ne fut pas chose facile. Antonin Artaud était introuvable. Partout où je le demandais on me répondait qu'on ne l'avait pas aperçu depuis longtemps. Pourtant j'étais certain qu'Antonin Artaud, ayant terminé son interprétation dans Tarakanova, était revenu à Paris. Je désespérais de le retrouver lorsqu'un jour, dans un bar voisin de la place Clichy, j'entendis derrière moi une voix qui ne m'était pas inconnue. Je me retournai : c'était Antonin Artaud. Jugez de mon contentement.

— Vous ! Pas possible ! m'écriai-je tout surpris. Mon cher ami, je vous tiens et je ne vous lâcherai pas tant que vous ne vous serez pas laissé interviewer.

Antonin Artaud sourit. — Ah ! ces journalistes, toujours aussi tenaces. Et puis, croyez-vous que ce que je vais vous dire intéressera vos lecteurs.

... dans le rôle de Marat de Napoléon.



... dans Tarakanova.

nantse, car si j'ai trouvé en Dreyer un homme exigeant, en revanche j'ai trouvé non pas un metteur en scène, mais un homme, dans le sens le plus sensible, le plus humain et le plus complet de ce mot. Dreyer attaché à demander, à insinuer à l'artiste, l'esprit d'une scène et lui laissant ensuite la latitude de la diriger, de lui donner telle inclination personnelle, pourvu qu'il demeure fidèle à l'esprit demandé, certain que dans la scène finale du martyre moral de Jeanne, avant le supplice, avant la communion, lorsque frère Krassien demande à Jeanne si elle se croit toujours envoyée du ciel, l'espèce d'exaltation communiquée à Krassien par Jeanne, par la situation et la scène, n'était pas indispensable peut-être, mais elle fut dictée par l'émotion même des faits et Dreyer n'aurait eu garde de l'empêcher.

« J'aurais encore beaucoup de chose à dire sur le film de Carl Dreyer. Je me réjouis simplement que la présentation de sa version intégrale ait changé l'opinion générale sur un film aussi bouleversant.

« Depuis Jeanne d'Arc, j'ai fait l'intellectuel dans Verdon, Visions d'Histoire, de Léon Poirier; Mahaud, dans L'Argent, de Marcel L'Herbier, et un rôle de bohémien amoureux dans Tarakanova, que je viens de terminer sous la direction de Raymond Bernard.

« Si je n'ai pas eu dans ces derniers films l'occasion de créer des personnages aussi décisifs que dans Napoléon et Jeanne d'Arc, je suis sûr, maintenant que j'ai pris contact avec divers metteurs en scène, qu'il me sera possible d'avoir enfin l'occasion de créer un personnage complet.

« Le cinéma est un métier affreux. Trop d'obstacles empêchent de s'exprimer ou de réaliser. Trop de contingences commerciales ou financières gênent les metteurs en scène que je connais. On défend trop de gens, trop de choses, trop de nécessités aveugles. C'est pourquoi le cinéma est un métier que j'abandonnerai certainement si dans un seul rôle je me vois contenu, infirme, coupé de moi-même, de ce que je pense et de ce que je sens.

« De grâce, mon cher ami, ne me comparez pas, comme beaucoup de gens le font, à Conrad Veidt. Il y a dans cet artiste une spécialisation dans le paroxysme, dans l'excès que je cherche de plus en plus à éviter.

« Un mot encore sur le métier d'acteur. J'entends chaque jour des metteurs en scène, à qui le sentiment proprement dramatique échappe, vanter, au détriment de l'acteur professionnel, l'acteur d'occasion à qui, comme dans

reuses qui soient : la déformation d'un principe divin passant entre les cerveaux des hommes, qu'ils s'appellent le gouvernement ou l'église ou de quelque nom que ce soit.

« Les modalités aussi, la technique pure de ce travail furent passion

ARTAUD

Finis Terres, par exemple, on fait jouer mieux qu'à un acteur de métier n'importe quelle scène de la vie.

« La discussion repose sur un malentendu et c'est tout. L'acteur d'occasion fait sur l'écran ce qu'il fait dans la vie et qu'on peut lui faire jouer avec un peu de patience; mais l'acteur de cinéma, j'entends le bon, le vrai, celui qui, placé dans un domaine artificiel, dans le domaine de l'art ou de la poésie, sent et pense directement, spontanément, sans jouer; cet acteur-là fait ce que personne ne pourrait faire, ce que lui-même, à l'état normal, ne fait pas.

« C'est toute la question, cher ami; je vous serais très reconnaissant dans votre article d'accorder plus de place aux idées que je vous communique qu'à mes rôles. Les premières sont plus susceptibles d'intéresser vos lecteurs que les seconds.

— Mais pourquoi, Artaud? Il n'y a pas de raison. Et, sur ce, je pris congé de cet excellent artiste. Il était tard, mais qu'importait: j'avais enfin mon interview.

G. F.



LE THÉÂTRE

THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE: L'Homme de Moscou, 5 actes de MM. Robert Organd et Emile Allard, d'après le drame polonais de Rodow.

Il se peut en effet que le drame policier soit actuellement en faveur au théâtre. La saison est particulièrement riche en pièces où l'action se déroule dans le monde des criminels et des commissaires.

Prise. Le Train fantôme, Mary Dugan sont de valeur inégale. Chacune de ces pièces est cependant intéressante car chacune adopte une formule différente ou, si l'on veut, nous présente une étape déterminée de l'activité policière.

Le Train fantôme nous fait assister à l'épouvante d'une machination diabolique où le crime est le point final. Avec Prise, c'est le crime commis, la première enquête et la découverte du coupable. Quant à Mary Dugan, elle nous entraîne sur les bancs de la cour criminelle de l'Etat de New-York. C'est le procès lui-même qui fait la matière du spectacle. Si la valeur de l'un de ces trois développements peut apparaître supérieure, la mise en scène ou tel caractère propre assure aux autres un intérêt personnel. Quoi qu'il en soit, nous avons accueilli, sans fatigue, ces trois pièces d'un même genre parce qu'elles sont diverses et comportent un élément de curiosité très habilement exploité.

Toutefois... ne forçons pas notre talent! L'Homme de Moscou est une redite. Avant toute analyse, toute appréciation, le déjà-vu s'impose, irrésistible, et nous empêche de considérer ce personnage venu de Moscou avec du mystère dans la poche et une fausse barbe au menton autrement que comme une vieille connaissance.

Le crime est commis en effet en pleine obscurité. La lumière s'éteint, le coup est frappé, l'assassiné râle, l'assassin disparaît, voici le point d'interrogation. Nous avons déjà vu cela. Ensuite vient l'enquête. Le procédé théâtral transporte le commissaire et les témoins dans des décors variés, ce qui est assez arbitraire, et entreprend une enquête dont nous commençons à connaître les rouages et les astuces. On nous les a si bien enseignés que nous sommes devenus sévères. Aussi n'admettons-nous pas les invraisemblances.

Quel est ce commissaire qui convoque par lettre l'inculpé qui s'est échappé au moment de l'arrestation? Le plus curieux, c'est que l'évadé se rend à la convocation. Il est vrai qu'il est innocent. D'ailleurs tout le monde est innocent, sauf celui qui semblait hors de tout soupçon, ce qui est dans la bonne tradition du drame policier.

Le docteur Jacques Bellanger est à Moscou et met au point un projet d'évasion lorsqu'un compatriote, Martial Tunc, lui offre un passeport en règle pour Paris. Il charge le docteur de remettre à son ami Raymond Darty une lettre et un poignard.

Darty, à Paris, vient de rompre avec Anna Melwitch pour épouser Gisèle Durieux. Bellanger se présente et reconnaît Gisèle, son ex-fiancée. Lucien Darty vient emprunter de l'argent à Raymond qui refuse. Et Raymond est assassiné. Tout le monde est soupçonné. Anna aurait tué par vengeance, Bellanger par jalousie, Lucien par colère. Chacun se défend comme il peut, mais Bellanger a contre lui des présomptions difficilement réduites. Il s'enfuit. Martial Tunc joue un rôle vraiment curieux. Il est partout, il ment, il menace. Est-ce le criminel?

Naturellement l'assassin est le dernier auquel on aurait pu songer, aussi nous garderons-nous de dévoiler son identité. Ce serait enlever un atout sérieux à l'intérêt de la pièce.

Il faut surtout ne pas oublier M. Armand-Bernard qui, à lui seul, est bien capable de faire un succès à L'Homme de Moscou.

Planchet, l'inoubliable, est revenu. Il est sur la scène en blouse de valet naïf, charmant et spirituel sans le

HOROSCOPES GRATUITS

aux lecteurs de ce journal

Le professeur Roxroy, l'astrologue bien connu, a décidé, une fois de plus, de favoriser les habitants de ce pays avec des horoscopes d'essai gratuits.

La réputation du professeur Roxroy est si répandue qu'une introduction de notre part est à peine nécessaire. Son pouvoir de lire la vie humaine à n'importe quelle distance est tout simplement merveilleux.

Même les astrologues les plus réputés le reconnaissent comme leur maître et suivent ses traces.

Il vous dira ce dont vous êtes capable et comment atteindre le succès. Il vous nomme vos amis et vos ennemis et décrit les bonnes et les mauvaises périodes de votre vie. Sa description concernant les événements passés, présents et futurs vous surprendra et vous aidera.

M. d'Armir, directeur de l'Union Psychique Universelle de Paris, écrit: « Je tiens à vous dire que l'Horoscope que vous m'avez adressé m'a satisfait sous tous les rapports. Vous m'avez défini avec une précision remarquable les tendances de mon caractère. »

Si vous désirez profiter de cette offre spéciale et obtenir une revue de votre vie, écrivez simplement vous-même, vos nom et adresse, le quantième (mois, année), et lieu de votre naissance (le tout distinctement), indiquez si vous êtes monsieur, dame ou demoiselle, et mentionnez le nom de ce journal. Il n'est nul besoin d'argent, mais si vous voulez, vous pouvez joindre 2 francs en timbres pour frais de poste et travaux d'écriture (ne pas mettre de pièces de monnaie dans les lettres). Adressez votre lettre affranchie à 1 fr. 50, à Roxroy, Dept. 2428, Emmastraat, 42, La Haye, Hollande.



savoir. Cet excellent comédien obtient les effets les plus sûrs avec une maîtrise et une candeur irrésistibles. M. Philippe Damorès est sobre et sympathique. M. Roger Weber a de l'ardeur et de la conviction. M. Guy Mercier a composé habilement le personnage mystérieux de l'affaire.

Mlle Suzanne Delvé a tout à fait le physique de la haute aventurière et Mlle Durieux est simple et fort émouvante surtout dans une grande scène du 3^e acte avec M. Damorès.

Il ne serait pas surprenant que L'Homme de Moscou remporte pendant la saison d'été un beau succès auprès du public de la Renaissance. Il semble bien, d'ailleurs, que la pièce ait été écrite pour ce public-là et pour cette saison-là.

JEAN BERNARD-DEROSNE.



M. Marcel Journet, de l'Opéra.
PHOTO STUDIO ROGINSKI

Chaque être a sa personnalité et son charme.

Le talent de l'Artiste Photographe

ROGINSKY

consiste à les mettre en valeur.

Voyez-le à son studio

53, AVENUE DES TERNES

une visite vous convaincra.

Une remise de 10 % est réservée à nos lecteurs.

TÉLÉPHONE : GALVANI 37-32

REPRESENTANTS GÉNÉRAUX
GRANDE-BRETAGNE: Dolorès Gilbert, Tudor House, 36, Armitage Road, Golders Green, N. W. 11.
ALLEMAGNE: A. Kossowsky, Reichskanzlerplatz, 5, Charlottenburg, Berlin W. Tél.: Westend 242.
ÉTATS-UNIS: Jacques Lory, 1726 Chiroke Av., Hollywood, California.

TARIF DES ABONNEMENTS :
FRANCE
ET COLONIES : (tarif A réduit) : 3 mois, 22 fr. 6 mois, 40 fr. 1 an, 75 fr.
(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, États-Unis, 6 mois, 46 fr., 1 an, 90 fr.
Les abonnements partent du 1^{er} et du 3^e jeudi de chaque mois

RÉDACTION - ADMINISTRATION :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98

Compte Chèques postaux Paris 1299-15.

R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

les difficultés de la route ne diminuent pas d'un kilomètre
les moyennes élevées des 12 cv six cyl

Peugeot

S^{te} A^{me} des Automobiles PEUGEOT

68 à 104 Quai de Passy.

Le Gérant : GASTON THIERRY.

GRAV. ET IMP. DESFOSSÉS-NEOGRAVURE.

GARRY COOPER
et MARY BRIAN
dans leur dernier film
intitulé "The Virginian"

